

lions absents. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille. Mais ceux-là ont bien du goût.

Au-dessus de cette ligne continue de mur, se hassardent comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière se creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux canipagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celle de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'acharne à tout ce qu'elle touche, les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlissent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout à coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de feuillages aigüés, pour découvrir la campagne, la campagne étincèle comme une glace frappée du soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevents vers qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissants, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le Midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le Nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres, qui se dégagent lentement du creux des vallons, annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre dont la ceinture se denoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin ; la terre plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un cailloutage poli, crie et s'échappe sous les pieds ; des quartiers de roche mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité ; vous apercevez déjà des touffes de jonc aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores rendent la voie plus difficile. A chaque pas le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers

près ; plus de villageoises poussant leurs petites ânes devant elles, avec une branche fleurier. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes spongieuses qu'on traverse vous montrent des huttes au lieu de maisons, et, auprès de ces huttes, le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer, et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfants tout nus, huilés par le soleil, sont occupés à redresser les hameçons avec leurs petites dents de chat, leurs petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois, plus longue que leurs bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé ; un vent frais circule ; faites encore un pas, et c'est la mer.

Et trois Iles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois Iles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles, : voir ces vaisseaux qui voguent à l'entour avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigües.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limites ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiètements réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, de petits dets aussi rians que ceux de l'Egypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les aigües et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives ; les bateaux pèntrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves ; au dessus des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent, toutes pourpres des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amanadier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois ; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que, de leurs naseaux curieux et effrayés, les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors, s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote ; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombé. Le soleil se cache derrière les Iles, et les pêcheurs rentrent au port.